

PRÉFACE

En toute logique, j'avais prévu de consacrer la fin de ce livre au futur du porno, mais la survenue de la pandémie de Covid-19 a bouleversé mes prédictions. Pour la première fois depuis l'annonce des premiers cas de sida, il y a quarante ans exactement, le monde a découvert, dans les premiers mois de 2020, une nouvelle pandémie qui a déjà bouleversé les relations humaines, l'amitié, le sexe et l'amour. Les confinements successifs ont isolé des milliards de personnes. Le contact humain est devenu un risque permanent. La peur est réapparue dans la drague et le flirt, et les populations subissent encore un isolement sans précédent qui fragilise les économies et aggrave la santé mentale et psychologique de toutes les générations – des jeunes aux seniors. Le monde s'est recroquevillé sur lui-même : 2020 a été une année horrible dont il est impossible de résumer ici les conséquences.

Si le monde semble aujourd'hui se déconfiner, le porno a bénéficié pendant ces longs mois d'isolement, d'un immense coup promotionnel. En mars 2020, Pornhub rendait gratuit l'accès à ses contenus. La consommation de tubes a explosé. Soudain, le porno est devenu un genre

thérapeutique qui a permis à de nombreuses personnes, isolées ou pas, de garder une libido active. L'ennui, le chômage, le télétravail ont encouragé la visibilité d'un média qui était encore mal vu avant l'épidémie. Le développement de nouvelles plateformes, comme OnlyFans (j'ai écrit le premier article sur ce sujet : « OnlyFans, le porno de la jeune génération », *Slate*, 13 octobre 2018), a démocratisé l'exposition et le commerce de la sexualité. En l'espace de quelques mois, l'acronyme du Covid est devenu plus connu que celui du VIH, pourtant beaucoup plus ancien.

Pour les personnes qui connaissent bien l'histoire du sida, celle du Covid présente une multitude de facettes communes. Le Covid est apparu après une période de sexualité libérée, marquée par la *hookup culture* des années 2010, dont je parle plus loin dans le livre. Ces deux épidémies relèvent de virus qui trouvent leur origine dans la multiplication des voyages et des échanges commerciaux, comme l'a révélé le film de référence *Contagion* de Steven Soderbergh (2011). Ce sont des maladies qui rendent les fluides corporels suspects ; ce qui impose la distanciation entre les personnes, une méfiance prolongée. L'expérience du sida, qui a été largement oubliée par les sociétés et les jeunes générations, comme l'a démontré le succès du film *120 Battements par minute* de Robin Campillo (2017), a été traversée par des débats qui ressemblent forcément à ceux qui se répètent tous les soirs sur les chaînes info : qu'est-ce qu'une personne séropositive asymptomatique ? Quelles sont ses responsabilités face à la santé des proches ? Comment affronter le deuil de personnes décédées en quelques jours ? Est-ce que la contamination est un acte qui entraîne la culpabilité ? Faut-il se protéger soi-même pour les autres ? Quelle est la visibilité des personnes atteintes ? Et comment apporter de l'aide aux

personnes vulnérables qui perdent leur emploi ou qui sont confrontées à des violences domestiques ?

Le Covid a banalisé la consommation pornographique mais, c'est là une particularité, la production du X a énormément souffert de l'épidémie. Depuis que je travaille sur ce livre, je regarde tous les matins ce qui est disponible sur les sites de diffusion porno gay : 2019 a été une année extraordinaire avec toujours plus de nouveaux acteurs et studios dans le X gay, sommet de la fusion des contenus entre studios et films autoréalisés comme chez OnlyFans. J'avais l'impression d'y trouver la même fébrilité créatrice qu'au moment de la naissance de la house américaine. En revanche, 2020 a été marquée par une baisse des productions et de nombreux acteurs et actrices se sont mis en retrait, de peur d'être contaminé(e)s. À part le flux constant de films de *twinkies* (ces jeunes ados *slim*), le porno gay a été moins productif, même si certaines scènes ont incorporé des scénarios de protection (avec masques) et OnlyFans a privilégié les expositions personnelles au lieu des partouzes traditionnelles. Et, comme les États-Unis sont le pays le plus touché par le Covid, avec le Brésil, le nombre de films s'est réduit. Les grands studios, déjà en perte de vitesse, ne sont pas parvenus à renverser la tendance.

Cette situation de crise dans l'industrie porno ressemble aussi à celle qui a accompagné l'apparition du VIH dans les années 1980. Les studios, qu'ils soient gays ou hétéros, ont mis beaucoup de temps pour s'adapter au *safe sex* – certains ne l'ont jamais fait, d'ailleurs. Ces périodes sont propices à l'adaptation, en direction des niches sexuelles jusqu'alors sous représentées (personnes transsexuelles, handicapées, minorités ethniques, etc.). Par exemple, depuis quelques mois, la visibilité des hommes d'origine pakistanaise ou indienne est en forte progression sur

Tumblr. La nouvelle génération des gays asiatiques est beaucoup plus présente sur les sites de streaming ou les applications de drague. OnlyFans ne cesse de chambouler le déroulé classique et souvent prévisible des scènes, avec de nouveaux angles, un éclairage différent, de nouvelles pratiques sexuelles. Les catégories interraciales sont de plus en plus populaires.

Donc nous assistons, d'un côté, à une pénétration importante du porno dans la sphère sociale et, de l'autre, à une réduction momentanée de la production des contenus. Cette période de transition est loin d'être terminée et c'est peut-être pourquoi le porno mérite d'être particulièrement surveillé par les médias. Le retard des analyses sociologiques et académiques est souvent souligné. Le domaine pornographique reste peu décrit, surtout si l'on prend en compte sa prédominance sur internet. Pornhub, par exemple, fait partie des 10 sites les plus visités dans le monde. Certains avancent que le chiffre d'affaires du porno dépasse celui de la musique. J'explique plus loin pourquoi ce média a une influence populaire, avec des ramifications culturelles nombreuses, comme dans la musique, qui a été le sujet principal de ma carrière.

À soixante-trois ans, je suis bien conscient que ce livre rassemble une anthologie sexuelle passée, celle de ma génération. C'est le « *OK Boomer* » du porno gay. J'ai mis énormément de temps pour l'écrire, sans soutien éditorial, sans avance, sans contrat. Je sais que ce livre est unique dans la démonstration des passerelles entre le porno gay et le porno hétéro. J'en parle à la première personne, en opposition avec l'approche plus distanciée des sociologues. Mon ancienneté garantit aussi un regard qui remonte aux années 1970. Dans le débat des idées identitaires, je me considère fièrement comme un gay issu de son époque ; je ne me vois pas comme un « cisgenre », un

terme que je considère négatif et qui irrite une grande partie des hommes gays lambda. Je ne me considère pas comme minoritaire dans le champ porno : je représente au contraire le courant principal, celui d'un homme pas vraiment intéressé par les pratiques sexuelles pointues. Je ne suis pas ici pour décrire ce qui est le plus extraordinaire, je suis davantage fasciné par l'évolution historique de ce média. Il faut voir ce livre comme le récit d'une sexualité qui ne cesse d'évoluer et qui sera complétée par les ouvrages plus spécialisés à venir. Enfin, la plupart des références choisies ici viennent de la télévision et des séries. C'est un parti pris populaire qui m'éloigne des livres déjà publiés sur le porno, que je trouve assommants car trop académiques. J'ancre ce livre dans l'actualité, comme tous mes essais ; ce qui présente le risque d'être vite démodé, mais cela ne me gêne pas. Une série comme *Masters of Sex* sur les pionniers de la sexologie William Masters et Virginia Johnson, établit dès le cinquième épisode de la première saison les quatre phases de la masturbation : excitation, plateau, orgasme, résolution. Il est déjà communément admis que la télévision aborde désormais plus de sujets novateurs que le cinéma.

* *
*

Pour comprendre ce livre, je dois me présenter.

Je suis un gay qui aime tout ce qui est masculin, mais je ne suis pas non plus un « pédé de droite » et encore moins un phallocrate. Dans tous les sujets actuels, mes positions sont extrêmes. Dans la politique, j'ai peu de confiance dans les institutions de mon pays. Je n'ai pas voté pour Macron. Dans l'écologie, je suis pour la décroissance. Dans la commu-

nauté LGBT, je suis un produit de la culture anglo-saxonne, pas hexagonale. Je suis pour le coming-out et pour l'outing. Dans le travail sexuel, je suis contre la prohibition. Dans l'égalité des chances, je suis pour la discrimination positive. Dans les droits des femmes, je suis évidemment pour la parité, mais je considère surtout que le pouvoir devrait être féminin, partout, surtout dans les lieux de décision. Dans le débat sur le genre, je suis un homme qui n'a plus un mot à dire car je suis bien trop binaire. Dans la dénonciation du colonialisme, je suis un pied-noir qui a toujours eu honte du passé de la France. Dans la violence policière, je suis #BLM. Dans les abus sexuels, je suis #metoogay. Dans le conflit du Proche-Orient, je suis pro-palestinien. Toutes ces convictions sont à la base de cet essai.

Je dois aussi insister ici, dès le début, sur le danger des dérives du porno. J'ai une horreur physique de la violence sexuelle, et je sais que le porno, surtout chez les hétérosexuels, est source d'abus, de crimes, de suicides, de désespoir. Le sexe est à la source des exploitations, comme l'argent. Je condamne formellement cette situation car, pour moi, le bon porno est éthique. Je n'imagine pas que ce livre changera les choses, mais j'espère que la description d'un porno correct, et sexy, permettra de développer un débat sur l'évolution de ce média.

Forcément, ce livre ne peut rivaliser avec celui qui serait écrit par un homme ou une femme de vingt-cinq ans, avec la modernité que cela sous-entend. À soixante-trois ans, j'arrive à la fin de ma vie sexuelle, vu que très peu d'hommes gays sont attirés par mon âge — ce que je comprends très bien. Par exemple, je n'ai jamais contesté les profils sur les applications de drague qui disent : « Pas de vieux » ou « Pas au-dessus de 38 ans » ou « J'ai déjà un père, merci ». Du moment que c'est dit poliment, ce n'est pas stigmatisant, c'est un goût sexuel qui doit être respecté. Après tout, je

ne suis pas attiré, moi-même, par les hommes de plus de quarante ans que j'ai l'impression de connaître par cœur.

La pandémie de Covid-19 a isolé les gens. Netflix a amplifié le phénomène en profitant du besoin d'évasion des populations face à la peur — où l'impossibilité de sortir de chez soi. Netflix est réellement le nouvel opium du peuple. Le célèbre « *Netflix & Chill* » a augmenté l'impression de ne plus avoir de « *me time* » — du temps pour soi. Dans *Limitless*, on entend : « À cette époque de *Netflix and Chill*, on n'a plus le temps de se trouver. » Dans *Dark*, un mec se fait traiter de « Tiphoid Mary », c'est-à-dire quelqu'un qui est contagieux, mais qui ne veut pas se faire soigner. Dans la communauté LGBT, on a eu clairement l'impression que lors du premier confinement, les gens ont eu moins de rencontres. Une étude anglaise¹ menée par la plus grosse clinique de santé sexuelle à Londres, atteste que 73 % des hommes interrogés ont diminué le nombre de leurs partenaires. Même parmi les hommes très actifs sexuellement, nombreux sont ceux qui ont admis ne jamais avoir connu une telle période creuse. Il y avait des partouzes plus ou moins underground, mais les *sex clubs* et les bars ont fermé. On a vu passer des données de surveillance qui laissaient penser que le Covid limitait le nombre des nouvelles contaminations VIH (en Suisse par exemple), mais c'est peut-être un effet pervers de la réduction des dépistages et de l'accès réduit à la PrEP², les hommes restant chez eux.

1. Iain Hyndman, Diarmuid Nugent, Gary George Whitlock, Alan McOwan et Nicolò Girometti, « *COVID-19 restrictions and changing sexual behaviours in HIV-negative MSM at high risk of HIV infection in London, UK* », *BMJ Journals*, 18 janvier 2021.

2. Ou prophylaxie pré-exposition, traitement médicamenteux combinant deux antirétroviraux qui empêche l'infection par le virus du sida chez des personnes séropositives.

Je vois ce livre comme un recueil d'archives sexuelles. Avec le second confinement, la distanciation s'est réduite chez les gays, comme dans la population générale, surtout dans les grandes villes. La baisse de l'activité sexuelle ressemble à celle qui a été documentée dans les années 1980, quand la peur du sida était à son sommet. Cette nouvelle pandémie met aussi en évidence l'importance du souvenir des personnes décédées ; ce qui relance la question de la mémoire. La sortie de *120 BPM* a mis à l'ordre du jour la question de la perte de mémoire collective des dernières décennies, et l'espoir d'un centre d'archives communautaires LGBT/sida à Paris — un des rares sujets consensuels de l'agenda LGBT. Toutes mes archives porno et mes archives personnelles seront offertes à ce centre, j'en fais la promesse. Déjà, en 2017, j'adressais *via Slate*³, un ultimatum à la Mairie de Paris afin de débloquer la situation. Quatre ans plus tard, l'État, la Ville de Paris et le ministère de la Culture ont très peu évolué sur cette demande, mais aussi sur toutes les réformes sociétales qui concernent les minorités sexuelles, alors qu'elles progressent dans les pays voisins de la France. Le sentiment d'injustice nourrit le cercle vicieux de l'homophobie dans le pays, alors que les personnes LGBT âgées décèdent dans le silence et l'invisibilité.

Mémoire, éthique, droits des minorités, *I Love Porn* est un livre positif sur les sexualités d'aujourd'hui.

À toutes les personnes qui m'ont aidé durant ces dix dernières années. *You know who you are*. Merci.

3. « S'il n'y a pas de centre d'archives LGBT/sida, Delanoë et Hidalgo se partageront mes cendres sur la tête », *Slate*, 8 septembre 2017.